

Culture
théâtre

Dans les coulisses de « Cassé », satire sociale

La nouvelle pièce de Rémi De Vos, « Cassé », mise en scène par Christophe Rauck, est programmée à Saint-Denis à partir du 12 janvier. Enquête sur la naissance d'une farce grinçante qui aborde la question sociale de front. **PAR JACK DION. REPORTAGE PHOTO : HANNAH ASSOULINE**

La scène se passe en juin dernier, au théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. Dans une petite salle aux murs noirs trône une grande table blanche où sont déposés des textes. Sur la couverture, un titre qui résonne comme un plan de licenciement : Cassé.

C'est le dernier brûlot signé Rémi De Vos, un auteur qui ose affronter une question sociale trop souvent absente des créations contemporaines. Cassé sera présenté à partir du 12 janvier, dans une mise en scène de Christophe Rauck, lui aussi connu pour sa volonté de ne pas rester dans les sentiers battus du théâtrallement correct. Avec Cassé, ce duo propose une œuvre iconoclaste, sur la forme comme sur le fond, une pièce qui mériterait de faire du bruit dans le landerneau de la création, où l'on finit parfois par s'endormir.

En cette chaude journée d'été, sept acteurs se retrouvent pour une séance de « travail à la table », avec l'auteur et le metteur en scène. Il y a Virginie Colemyn, qui a fait ses premiers pas

au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine, tout comme Philippe Hottier et Juliette Plumecoq-Mech ; Michel Robin, que l'on ne présente plus, rassuré d'avoir pensé à prendre ses étuis et ses lunettes alors qu'il lui manque souvent l'un des deux attirails ; Grégory Gadebois, qui a croisé ce dernier à la Comédie-Française ; enfin Emelyne Bayart et Dominique Parent. Seule manque Yveline Hamon, qui prendra le train de la création en marche.

La joyeuse bande est mobilisée pour une pièce qui fait penser à cette question posée par Claude Régy dans son dernier livre : « Si le théâtre n'est pas aussi violent que l'époque où il vit, à quoi sert-il ? » Avec Cassé, on est servi, puisque l'on y croise des gens qui ont pour point commun d'avoir été broyés par une vie professionnelle dominée par la frustration et l'humiliation.

Le personnage central est Christine (Virginie Colemyn), virée de

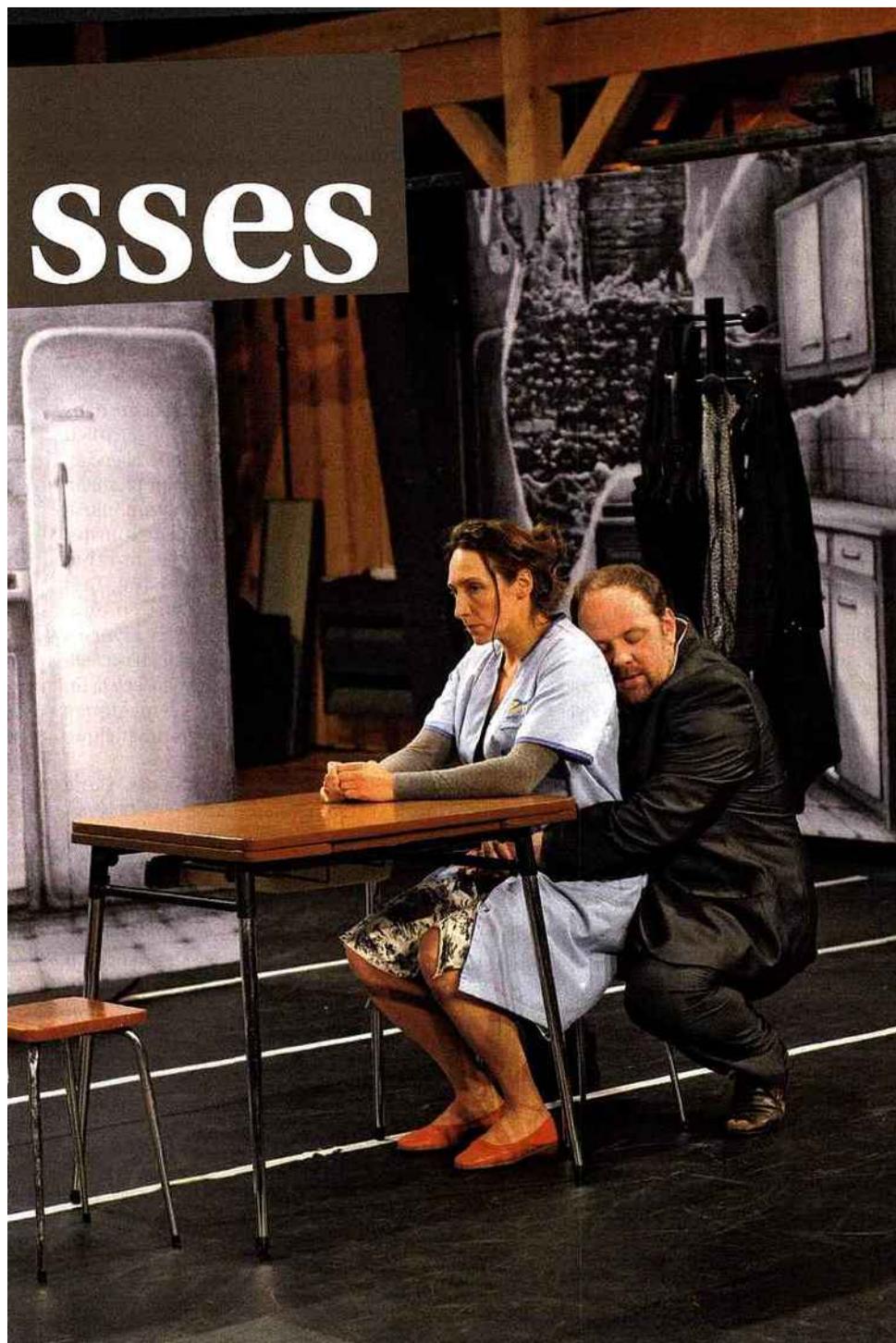
Prodex (qui rime avec Moulinex), et qui passe du Lexamil au Prozac comme on passe du fromage au dessert. Dès le début de la pièce, elle confie à son amie Cathy (Emelyne Bayart) : « Pendant dix-huit ans, je me suis levée en pensant Prodex et je me couchais

en pensant Prodex. Comment veux-tu que j'arrive à oublier Prodex ? »

L'alter ego familial de Christine est Frédéric (Grégory Gadebois), technicien informatique chez Sodecom (qui rime avec France Télécom), une entreprise où il se retrouve réduit à sortir les poubelles

et où le suicide rôde à chaque coin de porte. Un jour où Christine évoque cette issue fatale, son amie Cathy lui demande si Frédéric, par hasard, n'aurait pas souscrit une assurance vie. Aussitôt naît l'idée folle de l'escroquerie au suicide dans le cerveau tourneboulé d'une femme prise dans l'engrenage du surendettement et qui ne voit plus comment en sortir.

« Cassé » se penche sur ces gens qui ont été broyés par une vie professionnelle dominée par la frustration et l'humiliation.



Pourquoi ne pas faire payer l'assurance en laissant croire que Frédéric s'est suicidé ? Dans cette deuxième partie, on sort de l'univers Moulinex pour entrer dans l'armoire à la Labiche, celle où sera dissimulé le vrai-faux mort pour une issue fatale qui se traduira par le suicide (réel) de Frédéric, dépassé par l'enchaînement des événements. Rémi De Vos et Christophe Rauck avaient vocation à

travailler ensemble. Le premier, petite barbiche, crâne légèrement dégarni, regard gris-bleu, est un auteur singulier, longtemps ignoré car trop éloigné des critères de la bobocratie théâtrale. Il pratique une forme de satire sociale qui en fait l'enfant adultérin de Feydeau et de Brecht. On lui doit déjà nombre de pièces où il évoque la souffrance au travail et le diktat des petits chefs. Pourtant,

Christine et Frédéric (Virginie Colemyn et Grégory Gadebois), un couple pris dans l'engrenage du surendettement.

Rémi De Vos est encore confiné dans une sorte de marginalité, comme s'il fallait le prendre avec des pincettes, au nom d'une prétendue « pureté » d'un théâtre qui n'aurait pas vocation à évoquer des sujets tabous.

Quant à Christophe Rauck, il est lui aussi resté en marge du sérail culturel où naviguent nombre de ses congénères. Envers et contre les modes et le parisianisme ambiant, il demeure un militant de la culture, un artiste fidèle à l'esprit de Jean Vilar, qui considérait que le théâtre devait être un service public au même titre que le gaz ou l'électricité. Certes, Rauck s'est aventuré jusqu'à la Comédie-Française, où il a mis en scène une version du *Marriage de Figaro* de Beaumarchais qui a eu un tel succès qu'elle sera reprise au printemps prochain. Mais l'essentiel de son activité s'effectue à Saint-Denis, dans cette ville où il entend faire du centre dramatique national un lieu de création ouvert à tous, y compris à ceux que l'on dit perdus pour la culture.

Symbiose créatrice

Christophe Rauck aime à citer la maxime favorite de son grand père : « Un métier, ça ne s'apprend pas, ça se vole. Encore faut-il le voler aux bonnes personnes. » Il a fait ses premiers pas de cleptomane en tant qu'acteur, chez Ariane Mnouchkine, tout en dévorant les auteurs russes qui ne quittent pas sa table de chevet, tels Nicolas Gogol, Alexandre Ostrovski, Nicolai Erdman ou Evguéni Schwartz.

Comme par hasard, ces noms sont également idolâtrés par Rémi De Vos. La rencontre entre ces deux personnages singuliers eut lieu en 2003, alors que Christophe Rauck dirigeait le Théâtre du Peuple de Bussang (Vosges), lieu magique où tant de destinées se sont nouées. Leurs affinités, leurs origines, leur parcours, leur personnalité, leur âge ne pouvaient que favoriser une symbiose créatrice. Leur collaboration resta cependant limitée jusqu'au jour où ils se mirent d'accord sur le principe d'une œuvre commune.

Rémi De Vos en tenait pour un texte sur le travail. Christophe Rauck voulait cibler l'arnaque. Finalement *Cassé* sera un mélange des deux, rédigé en quelques mois par un

Cassé, de Rémi De Vos.

Mise en scène : Christophe Rauck.

Dramaturgie : Leslie Six.

Scénographie : Aurélie Thomas.

Lumière : Olivier Oudiou.

Costumes :

Coralie Sanvoisin, assistée de Peggy Stum.

Distribution : Emelyne Bayart, Virginie Colemyn, Yveline Hamon, Juliette Plumecoq-Mech, Grégory Gadebois,

Philippe Hottier, Dominique Parent, Michel Robin.

Collaboration chorégraphique : Claire Richard.

Création sonore : David Geffard.

Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis,

du 12 janvier au 12 février

(01 48 13 70 00).

Le texte est édité chez Actes Sud.

Rencontre avec les comédiens et le metteur en scène le dimanche

22 janvier à l'issue de la représentation.

► auteur qui se dit « *arc-bouté sur l'écriture* ». Le texte a été peaufiné, remanié, enrichi en fonction des acteurs choisis, car un auteur vivant doit écrire pour des acteurs vivants, comme le faisaient Molière ou Marivaux.

Devenu metteur en scène à l'insu de son plein gré, Christophe Rauck a une philosophie qui cadre en tout point avec le cheminement créatif de Rémi De Vos. « *J'attrape l'écriture par le jeu et le volume, confie-t-il. Quand on parle trop, c'est tétanisant. La parole me bloque. Ce qui m'inspire, c'est de voir les gens se cogner au théâtre, à la poétique, et aux situations que met en place un auteur.* »

Or Rémi De Vos a l'art d'inventer les sujets *ad hoc*. Il a une écriture caustique, drôle, parfois limite, ancrée dans des situations sociales simples, résumée d'une formule par Rauck : « *Il n'a pas peur de s'attaquer aux milieux populaires et de rire d'eux sans les caricaturer.* » L'anti-Deschiens, en somme.

Pour interpréter le rôle clé de Christine, l'ex-salariée de Prodex, il fallait une actrice capable de se glisser dans la peau d'un être complexe, profondément humain. C'est à Virginie Colemyn que revient cette responsabilité. Agée de 40 ans, les yeux marron, de longs cheveux bruns, cette femme a une étonnante capacité à se muer en un personnage explosif, tel le Dr Jekyll se transformant en Mr Hyde.

Christophe Rauck dit d'elle : « *A l'instar des figures du peuple chez Brecht, elle a un vrai côté populaire. Elle a un*

grain dans le corps et dans la voix. C'est une dame, une Madame, comme on disait "Mme Untel" pour la boulangère dans mon village natal. » Christophe Rauck s'arrête un instant, puis il reprend : « *Si l'acteur est trop acteur, il perd cette humanité. Ce qui fait la magie du théâtre, c'est la part d'humanité de l'acteur.* » Lorsque Rauck a présenté la Colemyn à Rémi De Vos, il a lancé : « *Voilà la figure populaire française.* » Et elle ne l'a pas oublié.

Cette figure, Virginie Colemyn doit l'assumer dans *Cassé*, une pièce dans laquelle elle l'est vraiment (cassée). De sa voix étrange, elle avoue : « *Je vais essayer de porter l'écriture de Rémi De Vos, car c'est une langue où chaque mot compte, où il ne faut pas en rajouter afin de ne pas tomber dans la boursoufflure.* »

Pour construire son personnage, l'actrice s'est plongée dans les livres. Elle a examiné les gestes des gens au travail, pillé des images et des photos. « *Comme mon personnage, Christine, dit-elle, je ressasse, je suis monomanaque. Je veux aller au plus près de ce que veut le metteur en scène, même si, comme chaque acteur, j'ai un instinct féroce.* » Elle sait qu'il lui faut contenir son volontarisme parfois excessif pour ne pas asphyxier son personnage. Elle se remémore les conseils de Christophe Rauck, qui aime à répéter que, grâce

à l'acteur, le quotidien peut devenir surnaturel et l'in vraisemblable se transmuera en vrai.

A preuve, le « monologue du grille-pain », entrevu lors d'une répétition. La scène se déroule au début de la pièce. Christine, alias Virginie Colemyn, est seule en lice. Elle se remémore la fabrication de l'un des produits phares de chez Prodex, à voix haute, geste après geste, comme si

elle était encore dans son entreprise, ce lieu qui lui colle à la peau.

Dans une première interprétation, elle se contente de tourner autour de la table de sa cuisine. Elle la caresse, en énumérant les diverses phases qui lui permettront de lancer à la fin la phrase magique :

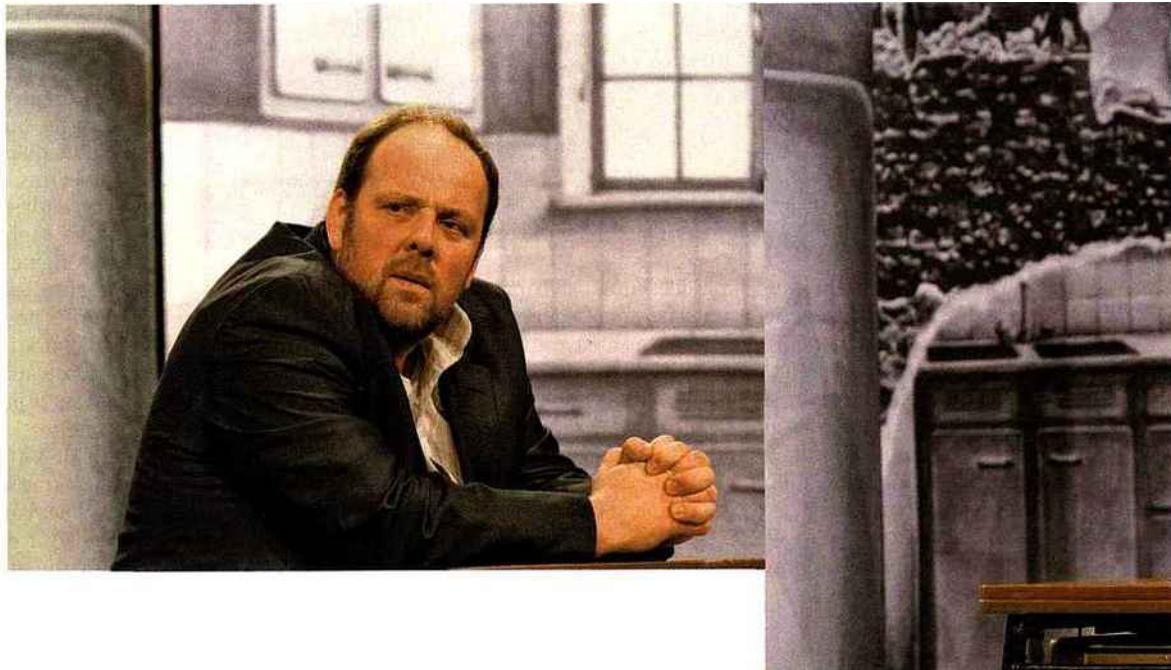
« *Un grille-pain !* » Pourtant, quelque chose ne va pas.

Christophe Rauck lance, d'une voix douce mais ferme : « *Là, tu ne fais rien. Il y a une action à avoir, sinon tu sombres dans la mélancolie. Il faut que ce soit plus incisif. Il y a la jouissance du travail bien fait, le plaisir de la précision, de la construction. Tu es la seule à pouvoir monter le grille-pain de cette manière.* » Puis il demande à l'actrice : « *Et si tu l'écrivas ? Et si tu le dessinais ?* » « *Je vais le dessiner* », rétorque Virginie Colemyn. A la reprise, l'actrice est assise à la table, avec une feuille et un stylo.

Dans « Cassé », Rémi De Vos a une écriture caustique, drôle, parfois limite, ancrée dans des situations sociales simples.

Lui est employé

de Sodacom où il en est réduit à vider les poubelles. Elle a été virée de Prodex et ne s'en est jamais remise. Toute ressemblance avec des tragédies actuelles n'est pas fortuite.



Elle mime, cherche dans sa mémoire, dessine dans l'espace et, quand elle lance son sésame – « *Un grille-pain !* » –, chacun perçoit que ce n'est plus la même scène. L'émotion est palpable. Christophe Rauck se contente d'un bref commentaire : « *Très bien. Christine est dans son atelier et il faut que ça se voie* ». Avec un petit sourire, Virginie lance : « *Merci !* »

Moment de grâce

Telle est la méthode Rauck, metteur en scène de dialogue et de persuasion, homme de troupe qui aime à rappeler qu'il ne peut réussir qu'avec son équipe. Pour *Cassé*, il est entouré de ses fidèles, telle Leslie Six, la dramaturge, qui rappelle en permanence les exigences de dramaturgie que le metteur en scène pourrait oublier dans le feu de l'action. De son côté, Aurélie Thomas, la scénographe, a dû trouver la réponse idoine pour donner du mouvement à ce huis clos en imaginant des percées étranges dans l'appartement où est confinée l'action, via un système d'ardoises magiques, en inventant une « machine à jouer » afin de faire entrer et sortir les comédiens.

D'autres, que l'on prie de ne pas excuser de ne pas citer ici, ont apporté leur pierre à cet édifice. « *Fabriquer de la chair avec les acteurs, c'est complexe* », dit Christophe Rauck. Certes, mais quand ça marche, comme dans *Cassé*, c'est un pur moment de grâce. ■ J.D.



Un tandem de choc. Entre le metteur en scène, Christophe Rauck (à g.), et l'auteur, Rémi De Vos, une même défiance vis-à-vis du théâtralement correct.

Quand des ex de la Comédie-Française se retrouvent à Saint-Denis

Grégory Gadebois, qui joue le rôle de Frédéric, et Michel Robin, qui interprète son beau-père, ont pour point commun d'être tous les deux passés par la Comédie-Française, mais ils en sont sortis dans des conditions fort différentes.

Michel Robin a fait ses premiers pas dans la maison de Molière en 1994, après être passé par le cours Dullin de Chaillot, dirigé par Jean Vilar, puis par le TNP, à Villeurbanne, où officiait Roger Planchon. Cela s'est fait « *par hasard* », comme le dit l'intéressé, qui considère sa destinée comme une suite de coups de chance.

Un jour où il partageait un bon repas avec Jean-Pierre Miquel, alors administrateur de la maison de Molière, celui-ci lui demanda : « *Au fait, tu ne voudrais pas rentrer à la Comédie-Française ?* » Michel Robin, assez rétif à l'ordre établi, hésita six mois avant de dire oui. Il reste « *très fier* » de son passage dans l'illustre maison, même s'il a souffert des contraintes inhérentes à une institution corsetée.

Son départ forcé lui reste cependant sur l'estomac. « *Ils ont parlé de retraite, mais en fait ils m'ont mis à la porte pour faire de la place aux jeunes après quinze ans de service* », confie-t-il. Il n'a donc pu être nommé « *sociétaire honoraire* », titre qui requiert vingt ans de présence. Et, s'il a repris avec joie son métier de « *troubadour* », on sent qu'il conserve une blessure intime. Au passage, Michel Robin

rappelle que, lorsqu'il était au jury du Conservatoire, il se demandait toujours, en voyant défiler les apprentis comédiens : « *Est-ce qu'ils ont ce qui ne s'apprend pas ?* » Ce qui ne s'apprend pas, c'est « *la présence* », à l'instar de Grégory Gadebois.

Il est vrai qu'après le film *Angèle et Tony* d'Alix Delaporte (2011), ce dernier a été comparé à Brando, à Gabin et à Ventura. L'acteur, qui a plutôt un physique à la Depardieu, a connu une carrière tardive d'une rare fulgurance. Jusqu'à 21 ans, rien. Puis deux ans comme déménageur, avant de se retrouver par hasard dans une école de théâtre. Son premier prof confie alors à ses parents qu'il est « *limite autiste* ». Et c'est l'explosion qui le mène au conservatoire de Rouen puis à Paris, avec Catherine Hiegel, avant de rentrer à la Comédie-Française en 2006, grâce à Denis Podalydès, puis de quitter la prestigieuse maison en septembre dernier, alors qu'il n'a que 35 ans.

Pourquoi ? « *C'était le moment* », confie ce gros nounours peu loquace. Assumant son tempérament vagabond, il est persuadé que les histoires les plus belles sont celles qui ont une fin. Pour le moment, il est tout heureux de retrouver celui qu'il appelle « *Monsieur Robin* », un homme de 81 ans qui le rassure avec cette maxime, à propos de l'entrée en scène : « *Ce n'est pas si simple, mais ce n'est pas si compliqué.* » ■ J.D.

